



**HAL**  
open science

# De rebus et non de terminis? Nommer et décrire la dolor capitis chez quelques médecins médiévaux

Estela Bonnaffoux

► **To cite this version:**

Estela Bonnaffoux. De rebus et non de terminis? Nommer et décrire la dolor capitis chez quelques médecins médiévaux. *Lucida intervalla*, 2023, 52. hal-04166552

**HAL Id: hal-04166552**

**<https://hal.science/hal-04166552>**

Submitted on 25 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

*lucida  
intervalla*

ČASOPIS ZA KLASIČNE NAUKE  
A JOURNAL OF CLASSICAL STUDIES

52/1 (2023)

FILOZOFSKI FAKULTET  
BEOGRAD

*Lucida intervalla* – Časopis za klasične nauke / A Journal of Classical Studies  
Periodično izdanje Filozofskog fakulteta u Beogradu  
ISSN 1450-6645

*Uredništvo*

Stephanie West (Oxford), Aleksandar Loma (Beograd), Daniel Marković (Cincinnati),  
Sandra Šćepanović, gl. i odg. urednik (Beograd), Boris Pendelj, tehnički urednik (Beograd),  
Orsat Ligorio (Beograd), Goran Vidović (Beograd), Il Akkad (Beograd), Marina  
Andrijašević, sekretar uredništva (Beograd), Jelena Vukojević, zamenik sekretara  
uredništva (Beograd)

*Adresa*

Čika-Ljubina 18–20, 11000 Beograd, Srbija  
telefon +38112639628  
e-mail [lucida.intervalla@f.bg.ac.rs](mailto:lucida.intervalla@f.bg.ac.rs)  
<https://www.klasicnenauke.rs/lucida-intervalla/>  
[www.f.bg.ac.rs/lucidaintervalla](http://www.f.bg.ac.rs/lucidaintervalla)

*Žiro-račun*

840-1614666-19, s pozivom na broj 0302

Štampanje ove sveske pomoglo je Ministarstvo prosvete, nauke i tehnološkog razvoja  
Republike Srbije.

Na osnovu mišljenja Ministarstva nauke (413-00-1080/2002-01)  
ova publikacija oslobođena je plaćanja opšteg poreza na promet shodno čl. 11 st. 7  
Zakona o porezu na promet.

## Table des matières – Contents

Predgovor	7
Préface	7
<b>I Anatomie et pathologie</b>	
ELENA SQUERI Medicina antica e metodo induttivo: una testimonianza linguistica	11
VÉRÈNE CHALENDAR Étudier et comprendre le lexique médical mésopotamien : vésicule biliaire et bile	37
DIANE RUIZ-MOIRET « <i>Otium ex labore [...] corpora mouebat</i> » (Liv. XXI, 39, 2) : un emploi médical du verbe <i>mouere</i> ?	69
ESTELA BONNAFFOUX <i>De rebus et non de terminis?</i> Nommer et décrire la <i>dolor capitis</i> chez quelques médecins médiévaux	89
<b>II Thérapie</b>	
VALÉRIE BONET Le jardin d'Artémis : créations phythonymiques et pharmacopée dans les textes médicaux latins	105
CATERINA MANCO Occhi di bue, fiocchetti di lana e paterecci: sulla creazione di alcuni fitonimi nei <i>Semplici</i> di Galeno	123
DIVNA STEVANOVIĆ-SOLEIL Le baccar et la thérapie de la suffocation hystérique : les enjeux des choix lexicaux d'Arétée de Cappadoce	151

## ***De rebus et non de terminis ? Nommer et décrire la dolor capitis chez quelques médecins médiévaux***

*Résumé* : Cet article s'intéresse aux procédés lexicaux mis en œuvre dans des *practicae* des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, en se concentrant sur les chapitres consacrés aux maladies de la tête. Même s'ils semblent partager l'idée énoncée par Bernard de Gordon, selon laquelle la médecine est « une science des choses, et non des mots », les médecins médiévaux choisissent avec soin leur lexique. Ils puisent ainsi dans les terminologies grecque et arabe, et se fondent sur l'étymologie pour exclure certaines dénominations et en privilégier d'autres. Cela entraîne une variation de la nomenclature au sein de la matière médicale, qui produit alors un lexique scientifique à la fois figé et mouvant. Par ailleurs, le langage poétique est aussi sollicité pour décrire les symptômes et la douleur qu'éprouvent les malades, notamment à travers l'analogie. Enfin, chez Antonio Guaineri, la prosopopée apparaît comme le moyen de réconcilier définitivement la *scientia de rebus* et la *scientia de terminis*.

*Mots clés* : *dolor capitis*, terminologie médicale, nomenclature, langage poétique.

Nombreux sont les noms qui concernent la douleur de la tête. Il en est un cependant, qui entre tous est commun : *soda*. Quant aux autres, ils ont été inventés en fonction des diverses localisations de la douleur, parce que la douleur s'empare de la tête ou d'une partie. Si toute la tête est touchée, on l'appelle « céphalée », « œuf » ou « passion galiate ». « Céphalée » tire son nom de *cephal*, qui équivaut en grec à *caput* en latin, parce que la douleur la tient tout entière. « Œuf », selon Avicenne, est tiré d'une sorte d'équipement qui protège toute la tête. Quelques-uns disent cependant que par ces trois noms, il faut entendre une douleur de la tête plus intense ou plus faible. Mais puisque cette science de la pratique traite des choses et non des termes, je fais peu de cas des discussions sur les noms.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> « Nomina autem dolorem capitis importantia sunt plurima. Unum tamen omnibus commune est soda. Cetera vero secundum doloris diversa loca adinventata sunt, quia dolor aut totum occupat aut partem capitis. Si totum cephalaea ovum aut galeata passio nuncupatur. Cephalaea dicitur a cephal Grece, quod idem Latine est caput, quia totum ipsum dolor tenet. Ovum, secundum Avicennam, a quodam armorum genere quod totum tenet caput dictum est, proprius tamen dicitur ovum ab uno, quod est dolor unus totum caput comprehendens. Et per simile dicitur galeata passio. Galeo vero est quodam armorum genus totum caput defendens. Dicunt tamen nonnulli per illa tria nomina

En ouvrant son traité consacré aux maladies de la tête, Antonio Guaineri (1398-1458) énonce un véritable *topos*, qui se retrouve dans la plupart des sommes médicales abordant ce sujet. Le médecin énumère en effet la multitude des noms utilisés pour désigner les différentes affections touchant la tête, avant de conclure sur l'inutilité de s'attarder sur ce point. De fait, selon lui, la *praxis* médicale ne serait pas le lieu des débats terminologiques : seules importerait les *res*, éléments et faits tangibles que le médecin peut observer et juger. Reprenant une idée ancienne,<sup>2</sup> il adopte aussi une posture dont il semble coutumier<sup>3</sup> et que partagent du reste certains de ses collègues, contemporains ou non. Valesco de Taranta (actif en 1382-1417) remarque ainsi que l'existence de nombreux noms pour désigner la *dolor capitis* vient à la fois de la diversité des auteurs et des langues utilisées, ainsi que des endroits précis où elle se manifeste.<sup>4</sup> Quant à Michel Savonarole (mort en 1466), il déclare qu'il n'est guère utile au médecin de débattre au sujet des noms.<sup>5</sup> Un siècle auparavant, Bernard de Gordon émettait une idée similaire, lorsqu'il écrivait que la « médecine est science de choses et non de mots ».<sup>6</sup>

Toutefois, même s'ils affichent un apparent désintérêt pour la terminologie médicale, tous ces médecins consacrent plusieurs pages de leurs traités à cette question. Dans leurs *practicae*, ces sommes du savoir médical destinées à la pratique, ils se livrent en effet à des énumérations qui traduisent toute la richesse lexicale d'une discipline encore en construction. Ce procédé est particulièrement frappant dans les chapitres qui abordent les maladies de la tête : en s'appuyant sur cet exemple précis, cet article entend montrer que la part d'invention des médecins réside dans leur appropriation de ce vocabulaire commun. D'une part, en recensant la terminologie grecque et arabe sur le sujet, ils s'inscrivent pleinement dans cette double tradition, se montrant particulièrement attentifs à l'étymologie des termes proposés. Cette profusion lexicale se heurte toutefois à un écueil, lorsqu'elle entraîne une variation de la nomenclature d'un traité à l'autre. D'autre part, pour décrire les maladies de la tête, les médecins mettent à profit le langage poétique. Utilisée pour décrire

---

intensiorem atque remissioem capitis dolorem intellegi debere. Sed cum hec scientia praxis de rebus sit et non de terminis, parum de nominum disceptationibus curo », GUAINERI, 1518, f<sup>o</sup> r<sup>o</sup> a. Toutes les traductions proposées dans cet article sont personnelles.

<sup>2</sup> GAL. *Meth. med.* 2.7 = Kühn 10.126 ; AVIC. *Canon*, 1.1.6.5.

<sup>3</sup> À plusieurs reprises en effet, le médecin élude les *disputationes* et les *litigia*, qui selon lui ne relèvent bien souvent pas de la médecine (voir par exemple GUAINERI 1518, f<sup>o</sup> 19 v<sup>o</sup> a ; f<sup>o</sup> 40 r<sup>o</sup> b ; f<sup>o</sup> 73 v<sup>o</sup> b).

<sup>4</sup> « Primo nota quod multa nomina sunt dolorem capitis significantia secundum diversitatem auctorum et diversitatem locutionis, secundum loca particularia per ipsam dolorem occupata », TARANTA 1535, f<sup>o</sup> 5 v<sup>o</sup> b.

<sup>5</sup> « Medico quandoque non attinet multum de nominibus disceptare », SAVONAROLE 1547, f<sup>o</sup> 60 r<sup>o</sup> a.

<sup>6</sup> « [S]ed scientia medicinae rerum est scientia, et non vocum, sicut scribitur 3. De morbo, et ideo nec de numero, nec de nominibus curo, dum tamen res intelligamus », GORDON 1550, p. 108. Sur ce passage, voir SANCHEZ 2018, consulté le 3 février 2022. Disponible en ligne : <https://publications-prairial.fr/elad-silda/index.php?id=261>

les symptômes et la douleur qu'éprouvent les malades, l'analogie permet, aussi, de forger le nom des maladies. Enfin, par l'emploi de la prosopopée, la maladie se mêle intimement au discours médical, constituant l'origine et le but de ce dernier.

## Des noms pour dire les choses

### À l'origine des mots

Plusieurs maladies distinctes sont décrites dans les traités consacrés à la *dolor capitis*. Les différents chapitres abordent en effet des affections aussi diverses que la migraine, l'*amor hereos* ou le vertige. Dans le cadre de cet article, je m'intéresserai en priorité à celles qui suscitent des fluctuations lexicales ou mobilisent des procédés rhétoriques, voire poétiques. Les *tractati doloris capitis* débutent, en principe,<sup>7</sup> par la maladie la plus commune – que l'on appellerait aujourd'hui « mal de tête » ou « migraine ». Elle est ainsi dotée d'un nom général, *soda* selon les sources arabes, *cephalea* d'après les auteurs grecs. Les médecins ne s'attardent pas sur l'étymologie du premier terme, qu'ils cherchent rarement à expliquer. Ainsi, seul Valesco de Taranta note rapidement que « *soda* est un nom arabe », et qu'il vient « de *zon* qui veut dire enserrer, parce que cette douleur enserre et entoure toute la tête ». <sup>8</sup> À l'inverse de Michel Savonarole et d'Antonio Guaineri, qui rattachent la seconde dénomination, *cephalea*, au grec κεφαλή, Valesco de Taranta propose une autre étymologie, plus surprenante. *Cephalea* viendrait de *cephas*, tête, et de *lesis*, lésion.<sup>9</sup> Le lexique latin est donc porteur des héritages arabe et grec, et par le recours à l'étymologie – qu'elle soit erronée ou avérée – les médecins montrent leur appartenance à cette double tradition médicale.<sup>10</sup>

En se fondant sur leurs prédécesseurs, les médecins sont en mesure d'exposer différentes nuances à ces maux de tête et de proposer des différenciations techniques s'appuyant sur les données symptomatiques. Le mal de tête change de nom en fonction de la localisation précise de la douleur ou de sa particularité : les auteurs se réfèrent à Avicenne, auquel ils empruntent une terminologie imagée. Ils énoncent ainsi qu'un mal touchant l'ensemble de la tête, de manière homogène et récurrente, est appelé « œuf », ou « passion galliate », par similitude avec le casque du même nom (*gallea*).<sup>11</sup> Bernard de Gordon précise cette dernière qualification,

<sup>7</sup> Bernard de Gordon suit un ordre légèrement différent, puisqu'il commence par l'alopécie. À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, toutefois, les traités médicaux abordant les maladies de la tête reprennent l'organisation de la somme avicennienne, qui débute par la migraine.

<sup>8</sup> « *Soda* est nomen arabicum, et dicitur a zon, quod est ambire, quia iste dolor totum caput ambit et circumdat », TARANTA 1535, f<sup>o</sup> 6 r<sup>o</sup> a.

<sup>9</sup> TARANTA 1535, f<sup>o</sup> 5 v<sup>o</sup> b.

<sup>10</sup> Sur ces questions, voir JACQUART et MICHEAU 1990 et JACQUART 1997, p. 217-226.

<sup>11</sup> Par exemple : « Sed Avicenna dicit cum continet totum caput, et est inseparabilis, et consuetudina-

qui désigne selon lui une « douleur ancienne », qui « est parfois si forte et nocive, que le patient ne peut supporter une grande luminosité ni la voix d'autrui ». <sup>12</sup> La *migraine*, unanimement décrite comme une douleur localisée dans la moitié du crâne, <sup>13</sup> est aussi une *monopagie* : <sup>14</sup>

La migraine, ou monopagie, est une douleur dans une seule moitié ou une seule partie de la tête. On l'appelle « migraine », de *emi*, moitié, et *craneos*, crâne, pour ainsi dire : tenant la moitié du crâne. On l'appelle « monopagie », de *monos*, seul, et *pagios*, partie, pour ainsi dire : tenant une seule partie du crâne. <sup>15</sup>

L'étymologie permet de manipuler le lexique afin d'adopter le vocabulaire le plus précis et le plus complet possible : l'énumération des termes a pour fonction de saisir les particularités des maladies dans toutes leurs nuances. Cette volonté d'exhaustivité peut être annoncée dès le titre du chapitre, comme lorsque Michel Savonarole indique qu'il va s'intéresser à « la douleur de la tête, que les étrangers nomment *soda*, et les Grecs κεφαλαλγία ». Il convient de noter que ce dernier terme, assez rare, disparaît ensuite des propos de Savonarole, qui lui préfère le plus commun *cephalea*. Sous sa plume, *soda* perd également son origine arabe pour devenir un simple emprunt étranger (*barbarus*). <sup>16</sup> Les équivalences entre les langues dépassent du reste la triade grecque, latine et arabe : le discours médical accueille aussi ponctuellement les langues vernaculaires. À propos de l'*amor hereos*, un amour excessif et pathologique, Valesco de Taranta écrit ainsi qu'« en grec, *hereos* est la même chose que *dominus* en latin. Et les Allemands disent *herr* pour *dominus* ». <sup>17</sup>

Loin d'être négligée, la terminologie est donc choisie avec soin : elle permet d'organiser le savoir médical. La spécificité lexicale renvoie à la volonté de « diffé-

---

ria, ovum dicitur, et a quibusdam dicitur galeata passio, quia similis galeae armorum », SAVONAROLE 1547, f<sup>o</sup> 55 v<sup>o</sup> a.

<sup>12</sup> « Antiquus [dolor] autem, quando multo tempora praecesserunt, qui aliquando est ita fortis, et malitiosus, quod dolor galeatus appellatur, et ita fortis, toti habitatis, quod patiens non potest tolerare magnam claritatem nec aliam vocem. Iste autem dolor antiquus sortis, galeatus venit propter quasdam dispositiones », GORDON 1550, p. 164-165.

<sup>13</sup> « Et dicitur hemigrania ab hemi, quod est dimidium et cranios », SAVONAROLE 1547, f<sup>o</sup> 55 v<sup>o</sup> ab.

<sup>14</sup> Assimilé à « monopatheia », la monopagie est une « affection d'un seul membre ». JACQUART et THOMASSET, 1997. Disponible en ligne : <http://zeus.atilf.fr/dmf/LangueScientifique/>

<sup>15</sup> « Emigranea, seu monopagia, est dolor in una medietate seu in una parte capitis. Dicitur autem emigranea ab emi, quod est medium, et craneos quod est craneum, quasi tenens medietatem cranei. Monopagia dicitur a monos, quod est unum, et pagios quod est pars, quasi unam partem capitis possidens », TARANTA 1535, f<sup>o</sup> 7 v<sup>o</sup> a. Le médecin précise aussi que ces deux dénominations sont adoptées par Avicenne et Constantin, tandis que Galien use du terme « cephalargia » ( f<sup>o</sup> 5 v<sup>o</sup> b).

<sup>16</sup> « De dolore capitis, qui soda barbaris, κεφαλαλγία grece », SAVONAROLE 1547, f<sup>o</sup> 55 r<sup>o</sup> b.

<sup>17</sup> « Hereos Grece idem est quod dominus latine. Et Alamani dicunt herr in dominus », TARANTA 1535, f<sup>o</sup> 13 r<sup>o</sup> a.

rencier les maladies d'apparence voisine», à l'origine du diagnostic différentiel.<sup>18</sup> Les médecins puisent certes dans un héritage commun, issu des sources classiques – principalement grecques – et arabes. Mais sous une apparente homogénéité, ils disposent d'un arsenal lexicographique extrêmement riche, qu'ils sont libres d'interpréter et de compléter.

### Une nomenclature à construire

Cette richesse lexicale s'accompagne naturellement d'une difficulté, dont les différents auteurs avaient pleinement conscience : l'absence d'une nomenclature fixe entraîne une variation terminologique d'un médecin à l'autre. Le sens de certains termes est souvent fermement établi, et parfois utile pour différencier deux états similaires. C'est le cas du *subeth*, qui chez l'ensemble des auteurs, désigne un sommeil profond proche du coma. Le mot arabe permet de faire la distinction avec le plus commun *somnus*. Mais il arrive également que les médecins ne s'accordent pas sur la terminologie à adopter. Ainsi, Michel Savonarole maintient, pour la maladie d'amour, un terme avicennien. De fait, alors que les autres auteurs retiennent la terminologie classique d'« amor hereos », il appelle cette maladie par son équivalent arabe :

*L'ilisci* est une préoccupation mélancolique, par laquelle quelqu'un, à cause d'un amour fort et intense, s'inquiète d'obtenir un objet qu'il désire avec trop d'avidité [...]. Et « ilisci » est le nom arabe ; dans nos contrées, il se traduit par « amour ». C'est pourquoi beaucoup appellent cette maladie « hereos », parce qu'elle touche davantage les héros, ou nobles [...]. Il est vrai que selon beaucoup, de tels hommes sont désireux de femmes qu'ils aiment d'un amour désordonné. Mais cette maladie est appelée ainsi, selon beaucoup, parce qu'il en est qui ne désirent pas de femmes, mais revenir dans leur patrie qu'ils aiment tant et tant. C'est pourquoi certains ont appelé le premier état « hereos ». Pour ma part, je les ai rassemblés sous le terme « ilisci ».<sup>19</sup>

Son choix se justifie, selon lui, par la nécessité de ne pas enfermer cette maladie dans l'une de ses manifestations. Si l'amour excessif et pathologique a bien souvent pour objet une femme, Savonarole y inclut un autre état, plus proche de la nostalgie et du mal de la patrie. Opter pour un terme différent est donc ici un choix fort, qui

<sup>18</sup> LOVICONI, 2020.

<sup>19</sup> « Ilisci est sollicitudo melancholica qua quis ab amore fortem et intensum sollicitat habere rem quem nimia aviditate concupiscit [...]. Et ilisci est nomen Arabicum, apud nos vero interpretatur amor, unde hec passio a multis dicta est haereos, quia haerois sive nobilibus plus contingit [...]. Tales quidem secundum plurimum sunt cupientes dominas quas inordinato amore diligunt. Dicitur [haec passio], secundum plurimum, quia etiam aliqui non dominas cupiunt sed reverti ad patriam quam summe et summe amant. Unde aliqui primam dispositionem nominaverunt haereos. Ego feci ilisci terminum communem », SAVONAROLE 1547, f<sup>o</sup> 69 r<sup>o</sup> b.

correspond à une volonté de proposer une définition moins réductrice, propre à englober la maladie dans toutes ses particularités.

La fluctuation lexicale, ou plutôt la flexibilité de ce langage médical encore en construction, offre donc une marge de manœuvre aux médecins. Au sein de cet espace textuel souple se dessinent les particularités auctoriales de chaque médecin. Bernard de Gordon s'efforce ainsi de clarifier l'appellation *stupor*, autour de laquelle règne, selon lui, une confusion :

La stupeur est la diminution du sens et du mouvement. Elle est causée par tout ce qui empêche le passage des esprits animaux vers les nerfs. Il faut comprendre que certains appellent absolument « stupeur » l'ablation des sens et du mouvement. Toutefois ce n'est pas proprement la stupeur, mais l'apoplexie et l'épilepsie. D'autres appellent la stupeur « mollification », alors qu'il ne s'agit pas proprement de stupeur, mais de paralysie. Par « stupeur » donc, j'entends la diminution du sens et du mouvement dans quelque partie du corps, et par conséquent, on l'appelle en langue vulgaire « endormissement de membre », comme lorsqu'on reste une jambe sur l'autre pendant longtemps ; alors, on ne la sent pas bien et on ne peut pas bien bouger, jusqu'à ce qu'on se soit tenu debout pendant un petit moment. Un tel endormissement, on l'appelle stupeur.<sup>20</sup>

Ce passage illustre ce que Luke Demaitre a appelé un « défi terminologique ».<sup>21</sup> Bernard de Gordon rejette à la fois l'assimilation à une *ablatio* et à une *mollificatio*. La stupeur est une *diminutio*, un amoindrissement pouvant être temporaire, qui touche en outre une partie bien localisée sur le corps. La précision des termes joue donc un rôle crucial : il existe un enjeu en matière de pronostic et de diagnostic. Le médecin doit poser les bons mots sur le mal pour en délimiter les contours, et déterminer la thérapie à suivre. Pour compléter son raisonnement, Bernard de Gordon fournit l'appellation vulgaire, ainsi que la description concrète d'un cas de stupeur.

Enfin, il arrive que les médecins se heurtent à l'impossibilité de nommer certaines maladies. Quelques chapitres avant sa réflexion sur la stupeur, Bernard de Gordon présente ainsi la *lithargia non vera* : la maladie se définit en négatif, par rapport à la *lithargia vera*.<sup>22</sup> En dépit de leurs ressemblances (apostume dans la

<sup>20</sup> « Stupor est diminutio sensus et motus. Causa huius est omne illud quod impedit transitum spiritus ad nervos. Intelligendum quod aliqui appellant ablationem sensus et motus in toto stuporem, et hoc non est stupor, sed apoplexia et epilepsia. Aliqui appellant mollificationem stuporem, et hoc non est proprie stupor, sed paralysis. Per stuporem igitur intelligo diminutionem sensus et motus in aliqua parte corporis, et ideo vulgariter appellatur dormitatio membri, sicut cum aliquis tenuit tibiam supra aliam, tunc non bene sentit, nec bene potest moveri, donec aliquantulum steterit, talis dormitatio appellatur stupor », GORDON 1550, p. 197.

<sup>21</sup> DEMAITRE 2013, p. 129.

<sup>22</sup> GORDON 1550, p. 190.

partie inférieure du cerveau, altération de la mémoire, délire), les deux maladies sont bien distinctes. La *lithargia non vera* se caractérise en effet par un apostume de matière composée, par des yeux qui restent ouverts et un teint qui vire au livide ou au jaune. En outre, les malades touchés par la *lithargia non vera* ont un pouls plus rapide que lorsqu'ils souffrent de *lithargia vera*.<sup>23</sup>

D'autres procédés rhétoriques se retrouvent sous la plume des médecins pour décrire les maladies de la tête. La puissance des images poétiques permet ainsi d'appréhender symptômes et douleurs de manière concrète.

### Faire parler les maux : *poétiques du corps*<sup>24</sup>

#### L'écriture analogique

Omniprésentes dans le discours médical, les images poétiques ont déjà retenu l'attention de plusieurs études.<sup>25</sup> L'analogie sert notamment à décrire les symptômes : un mal intermittent sera ainsi qualifié d'*ambulator*, parce qu'il « va et vient »,<sup>26</sup> tandis qu'une douleur particulièrement intense « tourmente »<sup>27</sup> les personnes qui la subissent. À travers des images extrêmement expressives, les malades sont en mesure de transmettre leurs sensations subjectives. Certaines femmes ont ainsi l'impression qu'on leur arrache les cheveux et qu'on leur transperce l'arrière du crâne avec une lance.<sup>28</sup> D'autres malades évoquent les coups de marteau pour décrire la douleur qui se diffuse dans leur crâne, fracturé jusqu'aux racines des yeux.<sup>29</sup> Le discours analogique puise dans les objets de la vie quotidienne : les gens du peuple ont l'impression qu'on les frappe avec des clefs et qu'on les pique avec des aiguilles.<sup>30</sup> Déjà mentionnés, les termes *galea* et *ovum* sont évocateurs du calvaire enduré : ils décrivent la sensation d'oppression de la migraine. Le mal peut donc

<sup>23</sup> « Sed differunt, quoniam in lithargia vera est semper apostema de materia frigida et simplici, et tenet semper oculos clausos nisi per accidens, quoniam cum excitatur, tenet apertos, obliviscitur claudere. In non vera, semper est materia composita, et ex contrariis tenet oculos apertos et color faciei mutatur modo ad livorem, modo ad citrinitatem. Pulsus autem magis est velox quam in lithargia vera », GORDON 1550, p. 190.

<sup>24</sup> PIGEAUD 2008.

<sup>25</sup> Voir par exemple SKODA 1988 et PICHERIT 1994.

<sup>26</sup> « [Hemicrania] dicitur ambulator, quia vadit et venit », SAVONAROLE, 1547 f<sup>o</sup> 60 v<sup>o</sup> b.

<sup>27</sup> « Et ideo dolor qui per proprietatem accidit infirmum tamdiu molestat donec completam curam recipit », GUAINERI, 1518 f<sup>o</sup> 1 v<sup>o</sup> a.

<sup>28</sup> « [Q]uia percipit mulier tristem sensationem, ac si capilli eius manu extraherentur. Item in occipite ac si fuisset pugillo percussa », SAVONAROLE 1547, f<sup>o</sup> 56 r<sup>o</sup> b.

<sup>29</sup> « [Q]uidam putant se malleo percuti, et sentiunt extensionem et quasi fracturam usque ad oculorum radices », TARANTA 1535, f<sup>o</sup> 1 v<sup>o</sup> a.

<sup>30</sup> « Si in aliqua parte, appellatur clavus, et tunc vulgares dicunt quod fascinati sunt, quoniam videtur eis quod cum clavibus et acibus pungantur », GORDON 1550, p. 164. Sur l'emploi d'analogies tirées de l'expérience quotidienne, voir PIGEAUD 2008, p. 77.

être nommé directement à partir de la description que les patients font de leurs propres symptômes. C'est encore le cas de la scothomie, trouble de la vision à cause duquel les patients croient voir des corps étrangers voler devant eux :

C'est pourquoi on tire « scothomie » de *scothos*, vision, et *mia*, mouche, pour ainsi dire, « vision de mouches » ; parce que [la personne atteinte] pense que ses yeux voient des mouches. D'autres disent que *scothos*, en grec, est *tenebra*, en latin. En effet, la personne qui souffre de scothomie a l'impression de voir des mouches, des nuées, ou d'autres choses de ce genre. Sa vue se couvre de ténèbres, à cause de quoi certains parmi les anciens appellent la scothomie les ténèbres des yeux.<sup>31</sup>

Si la médecine semble bien une *scientia de terminis*, elle est aussi une *scientia de verbis* : ceux des malades, qui expriment leur souffrance et décrivent leur maladie avec leurs propres mots. L'analogie permet la clarification de la matière médicale : les caractéristiques et la dénomination du mal sont issues du discours des malades, croisé avec celui du savant.

La parole des malades peut toutefois être dénoncée et présentée comme fausse. La maladie nommée « incube » repose ainsi sur une croyance : les malades qui suffoquent imputent ces symptômes au démon qui porte ce nom. Les médecins ne cautionnent pas une telle explication, comme le précise Valesco de Taranta : « [C]eux qui ont cette maladie ont l'impression que quelqu'un est couché sur eux et les comprime, comme une poule couve ses poussins ou ses œufs. Et bien que l'on dise que c'est un démon ou un fantôme, ce n'est cependant rien de ce genre. »<sup>32</sup> Comme le souligne Antonio Guaineri, la maladie prend alors les traits d'entités maléfiques, démon ou sorcière :

[L]es gens du commun pensent qu'un démon les étouffe, à cause de quoi cette maladie est appelée « incube ». D'autres pensent que les responsables sont de vieilles ensorceleuses, qui peuvent se changer en différentes formes, comme ils disent ; et les gens de nos contrées les appellent « stries » ou « zobianes ». À ce qu'on dit, elles prennent souvent l'apparence des chats. C'est

<sup>31</sup> « Et sic bonus homo male iudicans nebulas muscas vel aliquod huiusmodi extra oculum se videre putat. Et ideo dicitur scothomia a scothos quod est visio et mia musca, quasi visio muscarum ; quia oculos suos muscas videre putat. Alii dicunt quod scothos grece latine tenebra. Nam scothomaticus muscas, nebulas vel talia se videre putat. Visus eius obtenebratur propter quod quidam antiquorum scothomiam tenebrositatem oculorum vocant », GUAINERI 1518, f° 8 v° b. Voir aussi TARANTA 1535, f° 8 r° b : « Scotomia dicitur a scotos quod est videre, et mias quod est musca, quasi visio muscarum, nam videtur eis quod muscas et bibiones ante oculos continue videant evolare » (« La scothomie vient de *scotos*, voir, et *mias*, mouche : vision de mouches, pour ainsi dire ; car les patients ont l'impression de voir des mouches et des moucherons voler continuellement devant leurs yeux »).

<sup>32</sup> « Incubus dicitur [...], quia habentibus hanc passionem videtur quod aliquis accubet eos et comprimat, sicut gallina cubat pullos vel ova. Et licet dicatur quod sit demon vel fantasma, tamen nullum eorum est », TARANTA 1535, f° 12 v° b.

l'origine de cette crédulité ; parce que cette maladie s'empare souvent des nourrissons, qu'elle fait alors suffoquer. Et les gens du commun, qui ignorent les causes de cette maladie, pensent que c'est le fait de ces vieilles *zobianes*.<sup>33</sup>

Dans cet extrait, qui semble faire allusion à ce qu'on appellerait aujourd'hui la mort subite du nourrisson, la dénomination de la maladie tire son origine de l'ignorance des gens du commun. En effet, explique Antonio Guaineri, l'« incube » est en réalité dû à d'épaisses vapeurs, qui empêchent la circulation des esprits animaux vers les organes. Il en résulte une impression de pesanteur, que le malade peut à tort attribuer à une entité surnaturelle. Le médecin ajoute qu'une trop grande réplétion est souvent la cause de cette maladie, car l'estomac comprime le diaphragme voire les poumons, provoquant la sensation de suffocation.<sup>34</sup> Si Antonio Guaineri rapporte la dénomination grecque « empialdes », il opte néanmoins pour le terme *incubus*,<sup>35</sup> plus répandu. Malgré le décalage entre discours savant et profane, la terminologie commune est adoptée par les médecins. L'analogie se trouve donc pleinement intégrée au lexique médical, même lorsqu'elle repose sur un raisonnement non scientifique, voire présenté comme erroné.

### La maladie façonnée par l'écriture médicale

Un dernier exemple illustre la forte imbrication des *res* et des *termini* dans le discours médical. Alors qu'il s'apprêtait à écrire sur la frénésie,<sup>36</sup> Antonio Guaineri décrit l'irruption de deux maladies, Vertige et Scothomie. Il exploite alors la prosopopée, une figure de style qui consiste à faire parler et agir des êtres absents ou inanimés, voire des abstractions. Il présente Vertige et Scothomie comme deux sœurs, signalant par là l'extrême proximité de ces maladies aux symptômes similaires. Dotées de traits féminins, elles s'adressent directement au médecin, qui rapporte leurs paroles :

Afin d'attribuer le présent passage à Dame Frénésie, je me saisissais déjà de ma plume ; quand survint Dame Vertige accompagnée de sa sœur Scothomie, et elle dit : « Si avec moi toutes les choses semblent tourner en rond,

<sup>33</sup> « [V]ulgares demonem homines suffocantem putant, ob hoc ergo passio hec incubus appellatur. Alii vetulas quasdam incantantes que se in formas varias ut inquiunt mutare possunt : hoc facere putant ; et eas strias seu zobianas nostri vulgares appellant, que, ut dicunt, gatorum formam sepius accipiunt. Hec credulitas ob hoc ortum habuit, quia passio hec lactentes sepe deprehendit, quos tunc suffocat ; cuius causas vulgares ignorantes vetulas illas zobianas illud fecisse putant », GUAINERI 1518, f° 16 v° a.

<sup>34</sup> GUAINERI 1518.

<sup>35</sup> « Hanc passionem Greci empialdes vocant : quam Galenus in libro De juvamentis anhelitus, capitulo ii, epilensiam in somno esse dicit », GUAINERI 1518, f° 16 v° b.

<sup>36</sup> « Frénésie, dans la nosologie ancienne, syndrome fébrile accompagné de troubles mentaux », JACQUART / THOMASSET 1997.

et qu'avec ma sœur apparaissent comme des mouches qui volent devant les yeux, nous jugeons cependant légitimement que le présent passage sied à notre dignité. [...] Puisque donc nous te rendons manifestes nos causes et nos signes, tant pronostics que démonstratifs, tu décriras de quelle manière il faut nous soigner : remets t'en à nous pour soigner la douleur. »<sup>37</sup>

Après avoir entendu ce discours, le médecin s'empresse de leur céder la place qu'il réservait à la frénésie.<sup>38</sup> Par son irruption en début de chapitre – qui mime, du reste, l'arrivée impromptue des deux maladies –, la prosopopée crée une rupture. Ce chapitre se démarque nettement : lorsqu'il aborde les autres maladies de la tête, Antonio Guaineri suit en effet la structure propre aux traités médicaux, en commençant par présenter brièvement la maladie. Pour autant, la présentation de la maladie n'est pas absente du discours liminaire. Elle est énoncée de la bouche même de Vertige, qui expose ses propres caractéristiques (une sensation de rotation) et celles de sa sœur (une impression de mouches volantes). Outre l'effet de surprise, la figure de style confère au texte une vivacité qui devait certainement plaire aux lecteurs.<sup>39</sup> D'autres médecins ont exploité les possibilités de cette figure de style : il est possible qu'Antonio Guaineri se souvienne de Galien, qui la fait apparaître dans plusieurs de ses écrits.<sup>40</sup> En revanche, en choisissant de mettre en scène les deux maladies dès l'ouverture de son chapitre, Antonio Guaineri place son écrit sous leur autorité directe. De fait, ces dernières incarnent des muses d'un genre nouveau, qui transmettent directement au médecin le savoir, ainsi que toutes les connaissances qui lui seront nécessaires pour soigner. Antonio Guaineri montre ainsi qu'il connaît intimement les maladies qu'il expose dans ses traités.

Par le biais de la prosopopée, Antonio Guaineri semble réconcilier la *scientia de rebus* et la *scientia de terminis*. En mettant en scène un mal dispensateur des connaissances et un médecin dépositaire, il montre que les *res* se muent en *termini* par l'intermédiaire du médecin, qui couche sur le papier le savoir médical. Si la dénomination « doit se placer au service de la connaissance et de la transmission du savoir et non être la première préoccupation du savant »,<sup>41</sup> l'exemple de Vertige et Scothomie illustre l'importance des mots, nécessaires pour les fixer comme maladies. Ainsi, l'on pourrait dire, avec Jacque Pigeaud, que « ce n'est pas la maladie qui

<sup>37</sup> « Cuiuslibet doloris capitis per proprietatem intenta cura ut domine frenesi presentem locum accomodarem iam calamum comprehenderem sed ecce domina Vertigo sua cum sorore Scothomia. Et si omnia, inquit, mihi in girum devolvui videantur et sorori mee circa oculos veluti volantes musce appareant : tamen recte iudicamus ut locus presens nobis digne conveniat. [...] Cum igitur nos tibi manifestas fecerimus causas nostras et signa, tam pronostica quam demonstrativa, descripseris qualiter curari debemus, ad curam doloris nos remitte », GUAINERI 1518, f<sup>o</sup> 8 v<sup>o</sup> a.

<sup>38</sup> « His auditis, hunc locum potius quam frenesi dare disposui », GUAINERI 1518, f<sup>o</sup> 8 v<sup>o</sup> a.

<sup>39</sup> Sur la dimension plaisante de la prosopopée, voir GAUVIN 2009.

<sup>40</sup> Voir PETIT 2018, p. 63 et 90.

<sup>41</sup> SANCHEZ 2018.

crée la forme [...], c'est la forme qui crée la maladie. [...] C'est la forme qui structure le divers et constitue la maladie, et non la nature des choses, le courant de la vie, les habitudes du médecin, l'urgence du quotidien qui imposent la forme». <sup>42</sup>

Ancrée dans le réel, la *scientia praxis* s'accompagne donc d'une terminologie précise, seule à même de transformer la matière médicale brute en savoir scientifique cohérent et organisé. Les *res* ne sont toutefois pas accessibles à tous : les maladies choisissent de ne révéler leurs secrets qu'au seul médecin, véritable élu qui mettrait son don au service de l'art médical.

Chez les médecins médiévaux de langue latine, le lexique scientifique est à la fois figé et mouvant. Transmis par les médecines antiques, il donne, à première lecture, une impression de forte homogénéité. Si cette impression peut se trouver renforcée chez les auteurs de *practicae*, qui revendiquent une science médicale centrée sur les choses et non sur les mots, la variation de la nomenclature observée dans les chapitres consacrés aux maladies de la tête dément toutefois cette idée. De fait, les médecins, qui investissent le vocabulaire hérité des traditions grecque et arabe, n'hésitent pas à choisir avec soin leurs mots, à exclure certaines dénominations et à en privilégier d'autres, moins répandues. Ils témoignent ainsi de leur volonté d'adopter une terminologie précise, susceptible de saisir les nuances que présentent les *res* médicales. D'autres procédés de création lexicale sont rendus possibles par le recours au langage poétique ; à travers l'analogie, d'abord, grâce à laquelle le malade décrit sa douleur. Cette figure de style fait coïncider deux versants du savoir médical : celui du patient qui souffre, et celui du médecin qui l'examine. Souvent opposés, ces deux savoirs se retrouvent ici autour d'un vocabulaire commun, reposant sur la reconnaissance immédiate, profane et savante, du mal et de ses symptômes. Par ailleurs, la prosopopée telle qu'elle est employée chez Antonio Guaineri permet d'ériger le médecin en *interpretes* de la matière médicale. En recevant des maladies mêmes les connaissances qu'il expose dans son traité, le médecin entend, naturellement, valoriser sa pratique. Mais il montre, surtout, l'indispensable médiation d'un lexique médical encore en quête de ses mots afin de fixer, de la manière la plus exacte possible, la réalité des corps souffrants.

---

<sup>42</sup> PIGEAUD 2008, p. 69.

## Bibliographie

### Sources

- GUAINERI 1518 = A. Guaineri, *Opus preclarum*, Pavie, Bernardinus de Garaldis.  
GORDON 1550 = B. de Gordon, *Lilium medicinae*, Lyon, Guillaume Rouillé.  
TARANTA 1535 = V. de Taranta, *Practica sive Philonium*, Lyon, Scipion Gabiano.  
SAVONAROLE 1547 = M. Savonarole, *Practica Maior*, Venise, Giunta.

### Études

- DEMAITRE 2013 = L. Demaitre, *Medieval medicine. The art of healing, from head to toe*, Santa Barbara, Praeger.  
GAUVIN 2009 = B. Gauvin, «*J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau*» : la Prosopeia aliquot animalium de Jean Ursin, *L'animal et le savoir, de l'Antiquité à la Renaissance*, Caen, Presses universitaires de Caen.  
JACQUART / MICHEAU 1990 = D. Jacquart et F. Micheau, *La médecine arabe et l'Occident médiéval*, Paris, Maisonneuve et Larose.  
JACQUART / THOMASSET 1997 = D. Jacquart et C. Thomasset, *Lexique de la langue scientifique (astrologie, mathématiques, médecine)*, Paris, Klincksieck. Disponible en ligne : <http://zeus.atilf.fr/dmf/LangueScientifique/>  
JACQUART 1997 = D. Jacquart, «*Avicenne et la nosologie galénique : l'exemple des maladies du cerveau*», *Perspectives arabes et médiévales de la tradition scientifique et philosophique grecque*, Leuven-Paris, Peeters-Institut du monde arabe, p. 217-226.  
LOVICONI 2020 = L. Loviconi, *Le diagnostic différentiel au Moyen Âge. Distinguer les maladies d'apparence voisine*, Paris, Classiques Garnier.  
PETIT 2018 = C. Petit, *Galien de Pergame ou la rhétorique de la Providence. Médecine, littérature et pouvoir à Rome*, Leyde, Brill.  
PICHERIT 1994 = J.-L. Picherit, *La métaphore pathologique et thérapeutique à la fin du Moyen Âge*, Berlin, De Gruyter.  
PIGEAUD 2008 = J. Pigeaud, *Poétiques du corps. Aux origines de la médecine*, Paris, Les Belles Lettres.  
SANCHEZ 2018 = A. Sanchez, «*La création lexicale en médecine médiévale : l'exemple des traductions françaises du Lilium medicinae de Bernard de Gordon, conservées dans les manuscrits français 1288, 1327 et 19989 de la Bibliothèque nationale de France*», ELAD-SILDA, 1.  
SKODA 1988 = F. Skoda, *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*, Louvain-Paris, Peeters-Selaf.

Estela Bonnaffoux  
University of Tours (CESR)  
estela.bonnaffoux@sfr.fr

## ***De rebus et non de terminis?* Naming and describing the *dolor capitis* by some medieval physicians**

*Abstract:* In this paper, we look at the lexical devices used in fourteenth and fifteenth centuries *practicae*, by focusing on the chapters devoted to head problems. Although medieval physicians seemed to share Bernard of Gordon's idea that medicine is "a science of things, and not of words", they carefully chose their lexicon. They took vocabulary from Greek and Arabic terminology and used etymology to exclude terms and favour others. This leads to a variation of nomenclature within medical treatises, producing a scientific lexicon which is both fixed and shifting. Moreover, poetic language is also used to describe the symptoms and the pain experienced by the patients, notably through analogy. Finally, in Antonio Guaineri's work, prosopopoeia appears as the means for definitively bringing together *scientia de rebus* and *scientia de terminis*.

*Key-words:* *dolor capitis*, medical terminology, nomenclature, poetic language.